

114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
Rédacteur en chef. Administrateur.
Secrétaire de la Rédaction :
Gaston CALMETTE
TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
102.47 Administration
ANNONCES ET RÉCLAMES
Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
Fondateur
RÉDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
26, Rue Drouot, 26 — PARIS
ABONNEMENT
Trois Mois Six Mois Un An
Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
Départements. 18 36 72
Union Postale. 21 42 84
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

L'activité diplomatique

CHEZ NOUS

On a beaucoup parlé diplomatique, cette semaine, pendant quarante-huit heures, à la Chambre des députés et dans les journaux. Puis ce beau feu s'est éteint, et maintenant l'attention est tournée ailleurs, ou plutôt est revenue à son point fixe, à l'éternelle affaire. Il y a cependant quelques enseignements à tirer de cet épisode. Voilà si longtemps que les discussions sur la politique intérieure étaient livrées à l'improvisation et à la fantaisie, qu'il était vraiment urgent de les voir, ne fût-ce que pendant une séance du Parlement conduite par des députés compétents, par d'anciens ministres, par le ministre des affaires étrangères lui-même. Je ne sais si la Chambre des députés renferme beaucoup d'orateurs habiles à traiter ces sujets délicats ; mais en un après-midi, nous avons eu véritablement la fleur du panier.

Il est d'opinion courante que le parlementarisme est fort en décadence depuis quelques années sur notre vieux continent. On le voit à l'œuvre en Autriche, en Hongrie, en Allemagne, et même chez nous ; presque partout il produit l'impression que les esprits ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, et que, dans les crises orageuses, le poing tend à remplacer la raison. J'ai la satisfaction très vive de constater que en France ce n'est pas encore la situation. L'expérience de lundi a montré que le jour où des questions touchant à l'honneur national ou à la défense du pays sont portées à la tribune, l'auditoire du Palais-Bourbon observe une tenue irréprochable, et se tait, le gouvernement et l'assemblée ne font plus qu'un.

On peut faire des réserves sur les discours de MM. d'Estournelles, Cochon et Ribot ; mais les idées qu'ils ont exprimées, la forme dans laquelle ils les ont développées rappellent certainement les beaux jours de notre éloquence parlementaire. Quant au ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, par sa parole à la fois chaude et serrée, vibrante et précise, il n'a pas seulement obtenu l'approbation de l'immense majorité, il a conquis toutes les sympathies en Europe. Les journaux étrangers ne lui ont pas ménagé leurs éloges, jusque dans les pays où l'on affecte le moins de confiance dans la solidité du régime républicain.

Cette unanimité met en relief un fait assez curieux, le fait que, en matière de diplomatie et de politique extérieure, les arguments pèsent peu quand ils n'ont que leur poids spécifique ; il y faut encore la préparation spontanée des esprits, et ce que j'appellerai l'atmosphère ambiante. Supposez que le grand débat du 23 janvier ait eu lieu six semaines plus tôt, la presse et le monde politique anglais l'auraient apprécié avec sévérité et passion. On eût dit de M. Ribot, par exemple, qu'il avait entassé à plaisir les réflexions et les jugements les plus désagréables à l'adresse de l'Angleterre et qu'il s'était donné pour mission d'entretenir entre les deux pays des ferments de conflit. Lord Rosebery, mis en cause par lui comme le principal agent de la prolongation du différend égyptien contre M. Gladstone qui voulait le régler amicalement, lord Rosebery aurait dû protester contre cette prétendue divulgation de secrets diplomatiques et tiré gloire de son intrépidité, au moins par une lettre rélissante.

Pour ce qui est de M. Delcassé, l'observation est encore plus juste. Dans son éloquent discours du 23, qu'il dit en réalité, au sujet de l'affaire de Fachoda, l'honorable ministre ? Rien qu'il n'eût écrit par voie de dépêches à Londres aux mois de septembre et d'octobre, lorsque les négociations étaient en cours. Or, à ce moment, chacune de ces dépêches était commentée avec une amertume extrême par les orateurs du parti impérialiste anglais ; on y relevait à chaque ligne le parti pris chez nous de chercher à troubler la paix et de faire perdre à l'Angleterre son sang-froid. Eh bien ! les déclarations et les arguments qui soulevaient alors ces tempêtes violentes, repris deux mois plus tard à la tribune française par le même ministre, passent sans difficulté à Londres, où ils sont accueillis avec satisfaction, ou tout au moins avec impartialité.

Et qu'on ne m'objecte pas qu'en septembre et en octobre 1898 le gouvernement anglais et la presse anglaise pouvaient concevoir le moindre doute sur nos résolutions au sujet du rappel de la mission Marchand. Elle avait été mal engagée, elle venait de rencontrer sur sa route la puissance militaire anglaise, à laquelle le commandant Marchand n'avait à opposer que cent cinquante hommes ; comment, dans ces conditions, le gouvernement français aurait-il accepté le combat ? On n'ignorait rien à Londres de la détresse de notre position, et cependant on y soutenait que l'Angleterre allait être forcée de lancer sa flotte sur nos côtes !

Le mystère s'explique aussitôt, s'il est vrai que, depuis quelques jours, la situation se soit sensiblement détendue entre la France et l'Angleterre. Il n'y a pas lieu d'expliquer des aujourd'hui en quoi et comment ; il y a encore moins lieu de chanter victoire lorsque l'horizon est à peine dégagé de ses plus gros nuages. Mais un point très important semble acquis d'ores et déjà, c'est que, s'il n'existe entre l'Angleterre et nous que les litiges dont la presse a donné la liste, on a

trompé le public en lui laissant entendre que ces litiges pouvaient raisonnablement se transformer en *casus belli*. Qu'il s'agisse à la fois du Bahr-el-Ghazal, de Madagascar et de Terre-Neuve, je soutiens hardiment que rien dans ces contestations ne dépasse les limites des différends antérieurs qui ont surgi à vingt reprises entre les deux gouvernements depuis 1815, et qui ont toujours été résolus pacifiquement. En vérité, lord Palmerston, qui fut, par certains côtés, un précurseur de M. Chamberlain, a dû reconnaître quelque chose de sa tradition et de ses procédés au milieu de l'immense tapage que ses successeurs ont mené dans ces derniers temps.

M. Cambon à Londres et sir Ed. Monson à Paris sont donc en pleine activité, et il n'y a plus guère qu'à attendre avec confiance le résultat des négociations officiellement ouvertes. Si je ne me trompe, lorsque le Parlement anglais inaugurera, dans une quinzaine, sa session annuelle, il se trouvera en présence d'une situation déjà mieux définie, et qui, dans le sens où elle se développe, ne semble pas appelée à créer des difficultés à lord Salisbury. A Londres, c'est un peu maintenant comme dans plusieurs autres capitales : les dispositions conciliantes des premiers ministres ne sont pas toujours en elles-mêmes des gages certains de paix pour l'avenir, elles doivent être appuyées encore par la représentation nationale. On avait raison de craindre jusqu'ici que la Chambre des communes, travaillée comme elle l'a été hors session par les porte-parole du gallophobie, n'en épousât les passions, quand reviendrait l'heure des questions indiscrètes et des interpellations inopportunes. De ce côté, lord Salisbury est sans doute à présent plus maître de son terrain, et je m'en félicite.

Mais, à parler franchement, le Haut-Nil, Madagascar, Terre-Neuve constituent-ils, à eux seuls, la somme exacte et complète des griefs du gouvernement anglais contre la France, et quand, par une cote plus ou moins mal taillée, l'accord aura été signé entre les deux parties, celles-ci vont-elles reprendre sans effort cette cordialité de relations qui était autrefois le principe commun de leur politique générale ? Beaucoup en doutent ; j'en doute moi-même, et pour une raison qui est l'évidence.

Quelle est la cause originelle de toutes les difficultés qui ont surgi depuis 1882 entre Londres et Paris ? C'est sans nul doute la question égyptienne. Or il se trouve que la seule question qui ne figure, ni de près ni de loin, dans le programme de règlement dont les deux cabinets ont saisi est précisément la question égyptienne. Dans l'intervalle, forte de sa prépondérance militaire sur le Haut Nil comme sur le Nil inférieur, la diplomatie anglaise expropriée, légifère, taille et coupe dans le Soudan, sans plus tenir compte des droits de la Turquie et des engagements de l'Europe vis-à-vis d'elle, que s'ils n'existaient pas. Que les choses marchent au gré de lord Cromer, et nous aurons désormais deux Egyptes : l'une, l'ancienne, qui conservera partiellement ses institutions, telles qu'elles ont été établies par les traités et l'occupation britannique, et la seconde, qui sera régie par l'Angleterre elle-même, ayant pour paravent le Khédive, mais le Khédive libéré de toutes les autres ingérences étrangères.

On parlait de la proclamation plus ou moins prochaine du protectorat de l'Angleterre sur l'Egypte, et lord Salisbury a répudié récemment ce dessein dans les termes où le comprenaient ses concitoyens. Le voilà cependant instauré et debout, ce protectorat, avec des distinctions et des réserves qui mettent d'accord la parole du noble lord avec les impatiences de l'impérialisme. Nous verrons-ils soulever, de leur propre initiative, des chicanes à l'Angleterre pour le sans façon avec lequel sa diplomatie tourne les difficultés ?

Oh ! non. Mais si le problème égyptien est et reste toujours un problème d'ordre européen, et si l'Europe éprouve jamais le besoin d'y intervenir, nous gardons notre liberté d'action pour nous associer à elle. On reprochait aux anciens amis de la Restauration, de n'avoir rien appris ni rien oublié ; notre génération, si je ne me trompe, après les expériences qu'elle vient de faire, ne doit rien oublier, mais, en revanche, elle est tenue de beaucoup apprendre.

AU JOUR LE JOUR

La Saint-Charlemagne

C'est aujourd'hui que les jeunes potaches célèbrent la fête du patron de l'Université, saint Charlemagne. Mais parmi ceux qui prennent place ce matin au banquet traditionnel, combien y en a-t-il qui sachent au juste à quelle époque remonte cette fête ? A un risque de paraître pédant, je leur apprendrai qu'il y a exactement 238 ans. C'est en 1661 que l'université de Paris prit pour patron l'Empereur à la barbe fleurie. A l'origine, la solennité avait un caractère religieux, et bien que l'illustre patron eût été canonisé par un antipape, Pascal III, et que sa fête eût été introduite dans le calendrier français par un roi quel que peu mécréant, Louis XI, personne ne doutait que l'ami d'Alcuin et le fondateur de l'École palatine ne fût au ciel, pour les écoliers, un très légitime et très puissant protecteur.

Aujourd'hui, l'Eglise se montre plus sévère à son égard : elle a fait disparaître son nom de la liturgie, et c'est uniquement par respect pour une tradition plusieurs fois séculaire que l'Université continue à fêter la Saint-Charlemagne.

La fête est d'ailleurs purement gastronomique, puisqu'elle consiste seulement en un banquet. On sait que ceux-là seuls ont le droit d'y prendre part qui ont été au moins une fois premiers mois de l'année. On peut donc dire que c'est l'élite de ses enfants que l'Alma Mater traite aujourd'hui avec une munificence tout administrative.

J'ai l'air de plaisanter sur la qualité du festin. Au fond j'ai tort et je m'empresse de constater que ce repas scolaire est généralement fort bon et très soigné. Ce jour-là, l'économiste se livre à des prodiges de cuisine et le cuisinier accomplit de véritables prouesses. Qu'on en juge par ce menu que j'ai réussi à me procurer et qui figure aujourd'hui sur la table du lycée Michelet :

Truite saumonée sauce crevettes
Jambon d'York aux épinards
Faisans rôtis sauce aux truffes
Asperges sauce hollandaise
Gâteau de Savoie
Crème à la vanille
Nougat monté
Mandarin
Biscuits
Bonbons assortis
Bordeaux, Champagne
Café
Grand-Marnier 1830

On le voit donc, s'il est glorieux pour un élève d'être de la Saint-Charlemagne parce que cela suppose qu'il fait partie de l'élite de la classe, on a le droit de penser que la perspective du banquet n'est pas absolument étrangère à ses efforts.

Le malheur est que le festin est vraiment trop matinal : il a lieu généralement vers 9 heures ; on cite même des lycées où il commence à 7 heures et demie. Mais à quinze ans on ne se met guère en peine de l'heure et l'on ne boude devant aucune des succulentes choses qui se trouvent sur la table.

D'ailleurs, on n'est pas tenu de tout manger : l'administration, qui est, ce jour-là, surtout, une mère très prévoyante, fait placer sous l'assiette de chaque convive un grand sac en papier destiné à emporter les restes. Vous voyez d'ici le coup d'œil : quand on entame le dessert, il faut se hâter, car on est talonné par l'heure du train. Alors les élèves, dans la précipitation de la sortie de table, mettent pêle-mêle dans leur sac des gâteaux, des oranges, du nougat et des bonbons, et, triomphants, ils rapportent le tout à la maison.

Mais tout le monde du lycée n'est pas de la fête : le banquet des professeurs a été supprimé il y a quatre ans par le ministre Combes, pour raison d'économie.

Jusqu'en 1895, le jour de la Saint-Charlemagne, l'Université, au moins à Paris, traitait ses professeurs avec autant de munificence que ses élèves. C'était dans chaque lycée un véritable festin auquel étaient conviés, avec le personnel de la maison, les professeurs en retraite et plusieurs personnages de distinction. La fête présentait un réel caractère de solennité. Le menu était signé Pétel et Chabot : les mets et les vins étaient de première qualité ; on ne faisait certainement pas mieux dans un banquet ministériel.

Au dessert, le proviseur haranguait son personnel et vantait l'intelligence, le zèle et le dévouement de ses collaborateurs. Après lui, le professeur de rhétorique portait le toast obligatoire « à la sage et habile direction du proviseur ».

Au café, on allumait les cigares, toujours fournis par l'administration, et l'après-midi s'achevait en de joyeuses causeries et en des propos pleins de cordialité. Durant ces quatre heures, chacun oubliait sa besogne quotidienne et faisait ample provision d'entrain et de gaieté pour la tâche du lendemain.

Hélas ! ces bonnes journées ont disparu. Pour économiser quelques billets de mille francs, on a supprimé ce banquet, et, qu'on y ait songé ou non, du même trait de plume on a supprimé la seule occasion qui existait, pour les professeurs d'un même lycée, de se connaître et d'entrer en relation les uns avec les autres.

Aujourd'hui, les fonctionnaires d'un même lycée ne se connaissent plus. Ils ont entre eux des rapports de pure politesse ; ils échangent des cartes et des coups de chapeau. Mais l'esprit de solidarité, qui contribue si efficacement au progrès d'une maison d'éducation, a complètement disparu des établissements de l'Etat.

Mauvaise économie. Crédit à rétablir.

Cinquel.

Échos

La Température

On signale quelques pluies ou neiges dans le sud de la France, mais la température s'est relevée sur nos régions ; hier aux premières heures de la journée, le thermomètre n'était plus qu'à zéro, et dans l'après-midi à 4° au-dessus, on notait 7° au-dessus à Moscou. Sur notre littoral de l'Ouest, la mer est toujours agitée. Le temps va devenir nuageux et le froid est encore probable. Dans la soirée, et après une assez belle journée, le thermomètre était à 3° au-dessus et le baromètre à 760mm pendant le jour restait à 760mm dans la nuit.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 9° ; à midi, 13°. Temps couvert.

TOUTE LA COUR

Pour les gens qui ne tiennent pas essentiellement à la guerre civile, la remise du procès Henry-Reinach à une époque indéterminée, mais postérieure à l'arrêt de la Cour de cassation, est un heureux événement. Sans doute ce sursis a été demandé par celui-là même qui osait défier qu'on le poursuivit, et il existe entre ces deux attitudes une contradiction un peu humiliante dont ses adversaires tireront largement parti.

Mais, franchement, M. Joseph Reinach a mérité ce qui lui arrive. S'il était utile, pour démontrer l'innocence de Dreyfus, de prouver qu'Henry était un traître, M. Joseph Reinach aurait dû laisser ce soin à la Cour de cassation, qui est assez grande fille pour se passer de son aide et s'en tirer toute seule.

Si, au contraire, il n'était pas utile de charger Henry d'autres méfaits que ceux qu'il a avoués et expiés, si la campagne

contre Henry était du luxe. M. Joseph Reinach aurait bien pu laisser tranquille ce soldat, qui aurait d'ailleurs pu réfléchir un peu avant de se tuer.

Il est bien certain, en effet, que si Henry avait pu prévoir les sentiments que son faux fil naître chez ses chefs et chez un certain nombre de personnes distinguées, il se fût abstenu du suicide et il aurait préféré mourir en pleine vie, des honneurs qu'on rend à sa mémoire.

C'est ce qu'un écrivain moins emballé que M. Joseph Reinach eût compris. Enfin, c'est fini pour un temps. Cette nouvelle boîte d'allumettes est enlevée du voisinage de la sainte-barbe.

Maintenant, il devient possible que le gouvernement se rallie à l'un quelconque des projets de loi qui modifient la compétence de la Chambre criminelle et lui adjoint pour le prononcé de l'arrêt les deux autres Chambres de la Cour de cassation.

Je ne sais pourquoi, mais je soupçonne que la plupart de mes confrères antirevisionnistes n'ont demandé cette adjonction des deux Chambres de la Cour que dans l'espoir de ne pas l'obtenir. En la prononçant, même par une loi de circonstance, même par une loi un tantinet révolutionnaire, on les prendrait à leur propre piège.

Mais cette capture n'est pas très importante, je le reconnais. Ce ne sont pas les écrivains qui doivent être persuadés : c'est l'opinion publique, qu'ils ne mènent pas autant qu'ils le prétendent. Or l'opinion publique serait, je crois, unanimement, ou à peu près, disposée à accepter pour la vérité vraie ce que dirait la Cour de cassation.

Pour nous, tous les conseillers de la Cour sont des hommes remarquables et sincères. Plus on en attellera à la machine qui doit faire la lumière, plus la lumière sera intense.

Mais tout le monde pensera-t-il ainsi, et, en admettant que la Chambre et surtout le Sénat votent une proposition de ce genre, qu'arrivera-t-il le lendemain si les mêmes gens qui se sont si violemment déchaînés contre la Chambre criminelle se déchaînent de plus belle contre la Cour de cassation tout entière ? — J. CORNELY.

A Travers Paris

Le Président de la République assistera ce soir, à l'Hôtel de Ville, au premier des quatre grands bals de la saison offerts par le Conseil municipal.

Les portes seront ouvertes à neuf heures et demie.

Le Président de la République, les ministres et les membres du corps diplomatique seront reçus par MM. Navarre, président du Conseil municipal ; Thuillier, président du Conseil général ; de Selves, préfet de la Seine ; Blanc, préfet de police, et les membres du bureau du Conseil municipal.

M. Henry Say, le grand industriel bien connu, a succombé hier à une maladie de poitrine qui le laissait dans un état désespéré depuis quelques semaines. Il était à la tête des importantes raffineries qui portent son nom, et en même temps propriétaire d'une écurie de course et d'un haras installé dans sa belle propriété de Lormoy.

Comme éleveur, M. Henry Say avait importé d'Angleterre le fameux étalon The Bard qui avait fait partie d'une des plus merveilleuses productions connues de l'autre côté de la Manche, production qui comptait aussi Ormonde, Minting et Saraband. Il avait acheté de bonnes poulaines du haras de Chamant.

Les couleurs de M. Henry Say ont beaucoup brillé sur nos hippodromes, bien qu'il n'ait jamais compté parmi ses victoires un vainqueur du Derby ou du Grand Prix de Paris. Mais il remporta le prix de Diane avec Annita.

On assure que, selon la volonté paternelle, les deux fils du défunt, Henry et Constant, prendront la suite de l'écurie et du haras.

M. Henry Say était le frère de Mme la vicomtesse de Tréden et de la princesse Amédée de Broglie.

Ses obsèques auront lieu lundi, à midi, en l'église Saint-Philippe du Roule. L'inhumation au Père-Lachaise.

INSTANTANÉ

M. BISSEUIL

Encore un nom qui surgit brusquement de l'ombre. M. Bisseuil est ce sénateur qui a eu un beau jour l'idée de faire juger l'affaire Dreyfus par toutes les Chambres réunies de la Cour de cassation.

L'idée n'avait pas eu grand succès, mais voici qu'elle revient sur l'eau. On dit que le gouvernement va l'adopter, et du coup, M. Bisseuil passe grand homme. On se demande qu'il est, d'où il sort, ce qu'il a fait jusqu'ici. Eclairons nos contemporains, et posons des jalons pour la postérité.

M. Bisseuil a 66 ans. Ancien notaire et ancien avocat à La Rochelle, il fut député de la Charente-Inférieure, de 1881 à 1885. Non réélu à cette époque, il obtint une forte lucrative compensation et fut successivement nommé trésorier général de l'Aube et de la Charente-Inférieure.

Mais quand on a goûté de la politique, on y revient toujours. Tous les goûts sont dans la nature. En 1892, un siège de sénateur se trouvant vacant dans son département, M. Bisseuil sauta dessus, et il entra au Luxembourg où, durant des années, il n'eut qu'une marotte, la péroration de l'impôt. Il fit je ne sais combien de discours là-dessus, mais il n'en était pas plus connu pour cela. Il a fallu l'affaire Dreyfus pour que

Bernard et ses amis ; il a tripatouillé les résultats électoraux ; il dilapide les finances du département ; il méritait la mort !

M. Deraiss. — Lui aussi, de la Gironda, ne partage pas cette opinion : il défend le parti et accuse M. Charles Bernard d'être un radical faux teint, sorti du pacte de Bordeaux, c'est-à-dire de l'alliance entre les conservateurs et les radicaux :

M. Albert Deraiss. — Il n'est impossible, comme député de la Gironda, de laisser passer sans protestation les accusations violentes, passionnées et injustes que vous venez d'entendre. (Applaudissements.)

M. Berniquet administrateur depuis plus de dix ans le département de la Gironda.

M. Albert Chiché. — Dans l'intérêt de la coterie opportuniste.

M. Albert Deraiss. — Son administration libérale, tolérante et républicaine a obtenu la sympathie de toutes nos populations girondines. (Applaudissements.)

Il est singulier que des reproches dont M. le ministre de l'intérieur démontrera l'infamie lui aient été adressés par un député en faveur duquel s'exerce une pression municipale ardente, sans parler de l'action des Pères Assemblés. (Applaudissements et rires sur divers bancs.)

En rendant hommage à M. Berniquet, je suis l'interprète de toute la représentation de la Gironda, à l'exception de deux députés, qui sont les élus du détestable pacte de Bordeaux. (Applaudissements.)

M. Charles Bernard proteste ; mais la gauche radicale témoigne, par ses interruptions, qu'elle le répudie. M. Millerand condamne une fois de plus, en sa personne, ce fameux pacte de Bordeaux qui a marié le Grand Turc avec la République de Venise, et M. le président du Conseil monte à la tribune pour porter le dernier coup à l'imprudent interpellateur :

M. le président du Conseil. — Si vous voulez dire que le préfet de la Gironda, n'a pas fait pour votre succès des vœux ardents, j'en conviens. Moi non plus je n'ai pas désiré, et je crois qu'il n'y a pas beaucoup de républicains qui ont approuvé le pacte de Bordeaux.

M. Albert Chiché. — S'il n'y avait pas eu le préfet, il n'y aurait pas eu le pacte de Bordeaux. M. le président du Conseil. — Et il ne peut l'approuver parce que, s'il se généralisait, ce serait la perversion et la confusion de toutes les idées républicaines et l'avènement d'un parti qui n'a ni ministre plus autorisé que moi, ni parti sans nom. (Très bien ! très bien !)

Vous avez mis votre protestation à l'abri de l'ordre du jour voté par la Chambre contre la candidature officielle. Le gouvernement est résolu à défendre la République et ses principes essentiels.

En s'associant à cet ordre du jour, il n'a prétendu faire acte d'hostilité contre aucun parti ; il a proclamé les principes mêmes de la République, qui sont le support du suffrage universel. (Très bien ! très bien !)

Il y a eu depuis le vote de cet ordre du jour diverses élections ; je ne pense pas, lorsqu'elles viendront en discussion, que vous ayez à constater que cet ordre du jour ait été violé.

M. Charles Bernard veut savoir si le gouvernement estime le préfet de la Gironda et s'il a confiance en lui ; je réponds : oui, le gouvernement estime le préfet de la Gironda et il a confiance en lui. (Très bien ! très bien ! au centre et sur divers bancs à gauche.)

L'ordre du jour de blâme présenté par M. Charles Bernard n'a recueilli que 45 voix contre 436. Pour parler plus exactement, l'ordre du jour pur et simple, réclame par le gouvernement, a réuni 436 voix contre 45. On ne voit pas souvent pareil désastre.

Nous passons à un autre exercice, une interpellation de M. Poulain, député des Ardennes, « sur les traitements infligés à quelques-uns de nos soldats et sur les mauvais soins qui leur sont donnés ». C'est ce qu'on appelle, sous l'Empire, les gâteliers du sabre !

M. Poulain se plaint qu'un coup de pied reçu d'un caporal par un soldat ait fait à ce dernier une blessure qui a nécessité une opération et une longue convalescence. Il accuse un médecin-major de s'être refusé à reconnaître malade un pauvre conscript qui, ramené depuis dans sa famille, vient d'y mourir d'une fluxion de poitrine. Enfin il appelle l'attention du ministre et de la Chambre sur d'autres incidents du même ordre qui ont fait le tour des journaux.

L'extrême gauche applaudit M. Poulain ; mais M. de Freycinet lui répond qu'il a été mal informé. Il ne suffit pas de dire, comme l'a fait l'interpellateur, que, dans les deux cas cités par lui, « les médecins militaires ont fait un aveuglement et un cadavre », il faut prendre ses informations aux bonnes sources. Le cadavre n'est pas niable puisque le petit soldat est mort ; quant à l'amputé, il était malade plusieurs mois avant les gourmades de son caporal. A cette heure, il est guéri, mais il refuse de faire son service, et on l'a changé de régiment pour le ramener à un sentiment plus exact de ses devoirs.

Le ministre de la guerre a profité de l'occasion pour prononcer quelques paroles rassurantes :

M. de Freycinet, ministre de la guerre. — Le contrôle et l'inspection sont restés en place. Les ministres de la guerre, à toutes les époques, se sont préoccupés d'assurer à l'armée les soins et l'hygiène nécessaires.

Le personnel médical apporte dans ses fonctions la sollicitude la plus loyale et une abnégation admirable. (Applaudissements.) D'un autre côté, il n'est pas une armée en Europe où les supérieurs se montrent aussi humains et aussi indulgents pour les soldats. (Nouveaux applaudissements.) Je tiens aussi à dire que les précautions sanitaires sont appliquées dans l'armée avec un soin tel que, depuis vingt ans, l'amélioration de la santé des soldats va sans cesse en augmentant. (Très bien ! très bien !)

Depuis six ans, la mortalité de la fièvre typhoïde a diminué de 60 0/0 et la mortalité des deux cinquièmes.

Il n'y a pas une armée en Europe où la mortalité soit aussi faible. (Très bien ! très bien !)

M. suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de rendre hommage au zèle et au talent du corps de santé militaire. (Applaudissements.)

Toisième interpellation, de M. André Berthelot, sur la nomination d'un professeur Conservatoire des Arts-et-Métiers. Heureusement, le ministre du commerce était absent, et celle-ci a été renvoyée à quinzaine. On s'est rabattu sur une interpellation de M. Gallot, député de l'Yonne, relative à ces fameuses boîtes de conserves qui empoisonnent les soldats. Déjà le Sénat avait été saisi de la question, il y a huit jours ; elle a certainement son intérêt.

M. Gallot a été très bref, ce qui n'est pas un petit mérite :

M. Gallot. — Je pose à M. le ministre deux questions : 1° Quelles sont les viandes étiquetées de bonne qualité quand elles ont été enfermées dans les boîtes ? 2° Qui ou non, les officiers responsables pouvaient-ils être ave-

tis, à l'ouverture des boîtes, par la mauvaise odeur qui s'en dégageait ?

Les fournisseurs ou les officiers sont responsables. Je demande que l'enquête porte non sur la qualité des conserves, mais sur la responsabilité de chacun. C'est pourquoi je dépose un ordre du jour invitant le ministre de la guerre à rechercher les officiers et les fournisseurs auxquels incombe la responsabilité des accidents, même mortels, survenus à Sens. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

Cela dit, l'interpellateur a cédé la parole à M. Jourde, qui est entré dans le détail et qui a fourni à la Chambre de très précises et très curieuses explications. Il a insisté sur un point qui ne saurait être indifférent à notre commerce : au lieu d'acheter des conserves américaines avariées ou suspectes, pourquoi ne pas acheter des conserves françaises qui sont excellentes — et inoffensives ?

Après M. Jourde, M. Lucien Cornet a indiqué certaines mesures à prendre, et M. de Freycinet a répondu aux trois orateurs. « Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il déployât toutes les ressources de sa parole, toute la souplesse de son esprit pour établir, en dernière analyse, que si certaines conserves empoisonnent nos soldats, c'est qu'elles contiennent une substance toxique. Il n'y a pas manqué. Et il n'a pas seulement charmé la Chambre, il l'a convaincue :

M. de Freycinet, ministre de la guerre. — Il y a le temps qui donne aux éléments nocifs la possibilité de prouver leur action. C'est la loi de la nature. Les conserves, déclarées en théorie, que, quand la conserve est bien préparée, elle se conserve indéfiniment et qu'on peut la consommer, par exemple, au bout de vingt ou trente ans.

C'est l'opinion qui a été émise au Sénat dans une interruption, et c'est aussi, je crois, celle de M. Chassagnon.

Je ne puis que cette opinion soit vraie en théorie, qu'un produit préparé dans un laboratoire et dont la fermeture de la boîte est hermétique se conserve indéfiniment. Mais, dans la pratique, une fermeture en apparence parfaite ne peut-elle avoir une fissure imperceptible par où l'air pourra pénétrer et exerce son action au bout de quelques années ? (Très bien ! très bien !)

En réalité, je ne sais pas si l'on faut admettre que l'action du temps soit nulle dans l'industrie. Un grand nombre d'intendants et de médecins militaires croient que cette action peut être nuisible, et sont d'avis de ne pas conserver les boîtes au-delà d'un certain nombre d'années, huit ou neuf autres fois et aujourd'hui cinq seulement.

Quant à moi, ne pouvant pas résoudre le problème, je réduisais encore le délai et je ne livrais à la consommation que des boîtes ayant au maximum trois ans de date. (Très bien ! très bien !)

Je travaille et, s'il y a lieu, je n'hésiterai pas à demander au Parlement, pour cet objet, un léger sacrifice qui ne me refusera pas. (Très bien ! très bien !)

Je voudrais tout citer, car jamais discussion scientifique m'a pris un caractère plus aimable et jamais elle n'a été plus accessible au commun des mortels. On s'est un peu chicané sur la sanction qu'il conviendrait de donner à ce débat. Mais le ministre ayant juré que jamais sa vigilance ne serait en défaut, on a fini par s'entendre sur un texte d'approbation pure et simple proposé par M. Rottet.

On est ensuite revenu au budget, dont on a voté deux ou trois chapitres ; après quoi on a décidé que les séances commencent maintenant à une heure plus tôt. Il est clair que la Chambre veut en finir sans nouveaux douzièmes provisoires. Reste à savoir si elle le pourra.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

« L'ordre du jour appelle la première délibération sur le projet de loi portant modification des numéros 171 (vins), 84 (raisins de vendange et moûts), et 137 bis (boissons non dénommées) du tableau annexé à la loi de douane du 11 janvier 1892. » Et cela signifie que le Sénat discute la préface du traité franco-italien.

M. Delors est enchaîné de cette entente entre les deux nations, mais il explore et se refuse à admettre qu'on offre 12 degrés aux viticulteurs qui en demandent 14.

M. Darbot se préoccupe exclusivement de l'augmentation du droit sur les vins : elle est excessive et l'on s'apprête ainsi à demander au moins 200 millions aux paysans, aux ouvriers, c'est-à-dire à la majorité des consommateurs, pour le plus grand profit des gros propriétaires.

Le rapporteur, M. de Verninac, lui répond qu'il s'agit, non pas de relever les prix de nos vins, mais de les empêcher de s'avilir. Il faut favoriser la reconstitution de notre vignoble.

Sur ce, la discussion générale étant close, on passe à la discussion des articles.

M. Gauthier développe un amendement qui consiste à remplacer le titre alcoolique de 12 degrés par le titre 11, en ramenant à 11 francs le droit de douane. On ne peut satisfaire la viticulture à moins : « Les négociants sont du même avis que les viticulteurs et les étrangers se désintéressent. »

Mais le ministre de l'agriculture répond : « Nous sommes les maîtres de nos tarifs et si, plus tard, l'expérience nous démontre que nous nous sommes trompés, nous pourrions revenir sur ce qui a été fait. » Le Sénat n'en exige pas davantage et, par 159 voix contre 68, repousse l'amendement.

M. Bisseuil fait alors une tentative pour obtenir qu'on discute lundi prochain sa proposition ; mais il se heurte à un accueil plutôt froid.

M. Bisseuil. — Je demande que la discussion sur la prise en considération de ma proposition tendant à modifier l'article 445 du Code d'instruction criminelle soit inscrite à l'ordre du jour de la prochaine séance.

Voilà nombreuses. — A la suite de l'ordre du jour.

M. Bisseuil. — J'insiste pour que la discussion vienne après la discussion sur l'arrangement franco-italien ; mais j'accepte que la date n'en soit fixée que lundi.

P. B.

Autour des Chambres

L'Affaire dans les deux Chambres

Toujours l'affaire, la sempiternelle Affaire.

Au Palais-Bourbon, MM. Charles Dupuy et Lebret sont fermement. Ils ont

regu, enfin, le rapport de M. Mazeau, et l'on voudrait bien savoir ce qu'il renferme, s'il conclut et à quoi il conclut. Mais le président du Conseil pose un doigt sur ses lèvres et, le garde des sceaux répond aux indiscrets : « Chut ! »

On les pousse, on les presse, et ils se décident enfin à dire : « Nous avons reçu le rapport au moment même où la séance du Conseil touchait à sa fin et, comme les ministres sont les moins curieux des hommes, c'est à peine si nous l'avons effleuré du regard. Mais nous le lirons, nous l'étudierons avec soin et, demain, nous nous expliquerons devant les commissaires qui examineront la proposition de M. Rose. »

Que leur diront-ils ? Ils paraissent n'en avoir fait la confiance à personne ; mais il n'est pas défendu de chercher à le deviner, à le prévoir, et les curieux, les impatients qui ne sauraient attendre pendant vingt-quatre heures, s'y emploient. On incline à croire, ou du moins à supposer, que les ministres repousseront le système de M. Rose (dessalement de la Chambre criminelle au profit des deux autres Chambres de la Cour de cassation), pour se rallier au système de M. Bisseuil qui renverrait l'affaire à toutes les Chambres réunies.

Cette solution ne semble point se heurter, au Palais-Bourbon, à une opposition irréductible. On pense que les commissaires, devant lesquels le président du Conseil s'expliquera aujourd'hui, ne se laisseront pas aisément séduire ni entamer. Hostiles au projet de M. Gorville-Réache, qu'ils ont repoussé, ils ne veulent pas davantage des deux autres ; mais la Chambre est d'humeur à suivre le gouvernement plus que sa Commission.

Reste le Sénat.

L'union républicaine, dans sa séance d'hier, a repoussé la proposition Bisseuil, dont elle demandera l'ajournement, et la gauche démocratique, également réunie, n'a pas encore voulu prendre position. Les autres groupes n'ont fourni aucune indication sur leur état d'esprit. Toutefois, on connaît le peu de goût que les sénateurs professent et affichent pour les lois de circonstance et les lois d'exception. Ils disent, comme M. Guizot : « Ce sont des emprunts usuraires ! » Et ils ne sont plus d'un âge où l'imprévoyance et le besoin s'accroissent des usuriers.

Nous ne disons pas qu'un conflit entre les deux Chambres est certain, ni même probable : nous constatons seulement qu'il est possible, et rien n'est moins rassurant.

Au surplus, la tentative faite par M. Bisseuil, en fin de séance, pour obtenir du Sénat qu'il statue lundi prochain sur la prise en considération de sa proposition, a été si médiocrement encouragée qu'on en conclut généralement qu'elle rencontre au Luxembourg le contraire de la sympathie.

Pour en finir avec l'affaire et ses annexes, il nous faut dire un mot de la démarche faite par M. Simyan auprès du ministre de la guerre. Il s'agissait de l'enquête sur la communication du rapport Herquet.

L'enquête est terminée : on n'a rien pu découvrir. Tous ceux qui ont eu communication de ce document affirment, sous la foi du serment, qu'ils n'ont rien dit à personne. On doit les croire, puisque ce sont des hommes d'honneur qu'on a soupçonné ne peut atteindre, et se résigner philosophiquement à attendre qu'un hasard révèle enfin le nom de l'indiscret.

Paul Bosq.

L'influenza chez l'enfant

L'influenza, chez l'enfant, revêt une gravité particulière, qu'on attribue, avec raison, à la moindre résistance de l'organisme chez les jeunes existences. Tout leur est aquilon !

Les débuts se signalent par une langue blanche, des vomissements, de la diarrhée, en un mot, des symptômes d'embarras gastrique. Puis les voies respiratoires se prennent : le nez coule et s'enchevêtre, la voix s'enroue, l'enfant tousse et étourne. Il se plaint, en outre, de douleurs lombaires, et souvent de gonflements articulaires. La tête est fort sensible et les yeux supportent mal la lumière.

Les dangers de l'influenza chez les enfants résident dans la fluxion de poitrine à forme infectieuse, la bronchite capillaire ou estomac sur fœtus, les troubles du cœur, les méningites.

Pour éviter tous ces dangers, il faut instituer une médication générale bien acceptée des voies digestives et capable d'organiser la résistance victorieuse de l'organisme aux germes infectieux. Le Vin des Isles remplit fort bien toutes les parties de ce programme. Son emploi est d'ailleurs compatible avec d'autres médications symptomatiques et ne dispense pas de recourir aux remèdes pectoraux.

D'Hadet.

BOITE AUX LETTRES

Paris, le 27 janvier 1899.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous avoir l'obligeance de faire connaître aux lecteurs du Figaro que je ne suis pour rien dans la publication de la lettre qui m'a été dernièrement adressée par M. Emile Trolliet, agréé de l'Université ?

Je crois superflu d'expliquer les motifs de la prière que je vous adresse ; il sera le premier lui-même à le sentir.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

SULLY PRUDHOMME.

A Monsieur le Rédacteur en chef du Figaro

Au retour d'un voyage, j'ai eu le grand plaisir de lire, dans votre numéro du 28 décembre dernier, les quelques lignes que vous m'avez adressées, sous le titre « Pour les explorateurs français », consacrées à ma conférence dans la séance de la Société de géographie, à Stockholm. Vivement touché de la bienveillance que vous m'avez montrée, j'ose toutefois vous prier de me laisser rectifier une erreur.

La conférence en question, sous la présidence de mon oncle, le baron de Nordenskiöld, a eu pour objet de faire connaître les résultats scientifiques et autres d'une expédition, entreprise tout au frais d'un généreux donateur, M. C. A. V. Ek., à Stockholm. Cette expédition, ayant pour but d'explorer la géologie des terrains arctiques de Klondyke et qui a duré plusieurs mois, a été faite sous ma direction, mais nous avons, comme le Figaro l'a dit par erreur, sous le nom de mon ami et collaborateur M. Erikson — lequel a eu la bonne chance de découvrir un claim, à Eldorado, estimé depuis à plusieurs millions.

Les travaux de l'expédition se continuent

encore sous la direction d'un géologue expérimenté, le docteur Anderson.

Je partage très sincèrement votre désir de voir vos compatriotes profiter de notre expérience, et je serai heureux de communiquer à tous ceux qui s'y intéressent les indications et les conseils qu'ils vont me demander.

Agardez, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de ma haute considération.

N. OTTO G. NORDENSKJÖLD.

Stockholm, ce 17 janvier 1899.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE MONTE-CARLO

C'est aujourd'hui qu'a lieu à Monte-Carlo l'ouverture du Palais des beaux-arts et l'inauguration de la septième exposition internationale de peinture et de sculpture.

Cette exposition annuelle est placée sous la présidence de S. A. S. la princesse Alice, dont le bienveillant et éclairé patronnage est acquis à toutes les manifestations intellectuelles, et à qui on doit la souveraine impulsion qui distingue toutes les tentatives artistiques dans la Principauté.

L'organisation de ce Salon d'art international est confiée à M. Georges de Dramard, le peintre bien connu, assisté d'un Comité de direction où se trouvent réunis les plus grands noms de peintres et sculpteurs contemporains.

Le retour de S. A. S. la princesse Alice marque l'ouverture de cette exposition : la princesse préside elle-même à cette inauguration qui devient ainsi un véritable événement mondain.

L'exposition du Palais des beaux-arts est, cette année, des plus intéressantes : Un panneau est consacré aux maîtres disparus : Millet, Meissonier, Bonvin, Jacques, Ribot, Dupré, Courbet, Boudin, Cals, Michel, etc. Puis, ça et là, on remarque de fort beaux envois de Gérôme, Detaille, Bonnat, Aublet, Weeks, Vollon, Henner, Roybet, Siefert, Thaulow, Chrétien, Huguet, Rondel, Busson, Landelle, Hermann Léon, René Revillari, Sinibaldi, Lazerger, Brancaccio, Lynch, de Dramard, Boutigny, Grolleron, Ravanne, Ghisolfi, Saint-Germier, Japy, Ziem, Petit-Jean, Thompson, Durst, Luigi Loir, Bergeret, Follini, Outin, Zuber, Frappa, etc.

Des aquarelles et des pastels de : Gustave Simoni, Cipriani, Bacon, Orange, Nozal, Carrier-Belleuse, Lecomte, Rittig, Rivoire, Mouren, Clairin, Henry, Léoturneau, Van der Weyden, Giacomelli, Frédéric Vallet, etc. ; des sculptures de : Léonard, Bartholdi, Depiechin, Frémiet, Gérôme, Tony Noël, Léon Pilet, Carlier, Boisseau, Maigret, Puech, etc. ; des objets d'art du comte de La Croix, Ledru, Labouret, Boucher, Loiseau-Rousseau, Gardet, etc.

Cette simple nomenclature, qui est loin d'être complète, peut donner une idée de l'importance et de l'éclat de l'exposition du Palais des beaux-arts, dont c'est aujourd'hui, en quelque sorte, le vernissage présidé par la princesse Alice et qui, demain, s'ouvrira pour les amateurs d'art si nombreux parmi la société choisie actuellement sur le littoral.

LE PROCÈS HENRY

Ouf ! Nous en voilà débarrassés pour quelque temps, de cette fastidieuse affaire ! Je l'avais prédit, et les choses se sont exactement passées selon le programme indiqué.

M. Labori n'a pas plaidé l'incompétence de la Cour d'assises ; mais il a demandé qu'il fût sursis aux débats jusqu'à la solution de l'affaire Dreyfus.

La Cour a rejeté le sursis.

M. Labori s'est aussitôt pourvu contre son arrêt, et la Cour a déclaré que ce pourvoi était suspensif.

La-dessus, on est rentré chacun chez soi, non sans quelques horions échangés sur la place Dauphine.

Et maintenant, que vous dirais-je de cette audience avortée ?

S'il n'était pas convenu qu'on doit rendre compte in extenso de tout ce qui touche à l'affaire Dreyfus, je serais bien tenté de poser la plume. Mais, puisqu'il paraît que le chroniqueur judiciaire fait en ce moment œuvre d'historien, allons-y !

Avant l'audience

M. le président Poupardin, qui est, comme je l'ai dit, commandant de l'armée territoriale, a donné lui-même les consignes aux jurés militaires. Aidez-vous les municipaux ? On en a mis partout ! Disséminés dans le public debout, dans la tribune, au milieu des sièges réservés et jusque sur l'estrade de la Cour, ils sont là, immobiles et muets, prêts à cueillir le premier qui bouge, et leurs pompons rouges jettent une note éclatante dans l'atmosphère embrumée de la Cour d'assises.

A onze heures et demie, Mme veuve Henry vient s'asseoir au pied de la Cour, à la place traditionnelle de la partie civile. Elle est enveloppée de voiles tellement épais qu'il m'a été impossible de distinguer son visage. M. Emile de Saint-Auban, son avocat, et M. Couronne, son avoué, prennent place autour d'elle, ainsi que M. Chénut, qui l'assiste, mais sans prendre part à la discussion.

Quelques instants après, M. Joseph Reinach, en redingote, le ruban rouge à la boutonnière, fait son entrée dans la salle, suivi de M. Yves Guyot, directeur du *Sicile*, et de M. Champperret, gérant. M. Labori et Lévy-Salles prennent place derrière eux au banc de la défense.

La Cour est composée de M. le conseiller Poupardin et de ses collègues MM. Andrieu et Fossé d'Arcosse, comme assesseurs ; M. le conseiller Geoffroy leur est adjoint comme assesseur supplémentaire.

M. l'avocat général Lombard occupe le siège du ministère public.

Vis-à-vis de lui, M. Wilmes, l'aimable greffier des assises, qui, en prévision d'incidents de procédure, s'est muni du registre des pourvois.

Et les témoins, me demanderez-vous, les 400 témoins, où la Cour les a-t-elle nichés ?

Les témoins, mais ils se sont casés partout où ils ont pu ! Il y en a même qui ne se sont pas casés du tout et que l'on renvoie errant dans les couloirs comme des âmes en peine.

Voici le général de Boisdreffe, le général Chanoine, le général de Pellieux, le général Gonse, le commandant Lauth, M. Cavaignac, tous en bourgeois ; plus

loin, M. Jules Claretie, M. Jules Roche, M. de Pressensé, notre ami Chincholle, M. Raymond Poincaré et M. Barthou ; quand au lieutenant-colonel Picquart, également cité, il a été conduit de bonne heure dans une petite pièce attenante au bureau des huissiers, et où il lui n'a servi aucun grog, je l'atteste à M. Quesnay de Beaurépaire.

Il est près de midi et demi quand l'audience est ouverte.

M. le commandant Poupardin, d'une voix de stentor, commence par prévenir son monde :

— Je rappelle à tous ceux qui m'ont vu président, et j'apprends aux autres, que j'ai l'habitude de faire expulser quiconque se livre à la moindre manifestation.

Gardez, au premier banc, mettez les manifestants dehors. S'ils se rebiffent, saisissez-les et amenez-les au pied de la Cour.

Rrrrrr !

Et dire que cet aval-tout-cru est un bon diable, hilare, conteur d'anecdotes joyeuses, tout à fait brave homme et qui ne peut pas ouvrir la bouche sans rire à belles dents. Mais le public, qui ne le connaît que par sa voix, se figure qu'il est terrible et l'audience, ô miracle ! commence, se poursuit et s'achève sans la moindre manifestation.

Très loyalement, le président prévient M. Labori qu'il va être procédé au tirage du jury et que s'il a des exceptions de droit, c'est le moment, c'est le moment, c'est l'instant ! Le jury tiré, il serait trop tard.

La demande de sursis

M. Labori ne se fait pas prier. Il a son petit papier tout prêt. C'est le sursis qu'il demande. Voulez-vous le texte de ce document libérateur ? Le voici, un peu allongé toutefois. La procédure a ses charmes, mais il ne faut pas en abuser :

« Attendu que, tout en protestant à nouveau qu'ils n'ont jamais entendu mettre en cause personnellement Mme veuve Henry et son fils, les prévenus entendent assumer toute la responsabilité des articles incriminés ;

Mais attendu qu'il existe une connexité manifeste entre les faits qui font l'objet de la plainte de Mme veuve Henry et ceux sur lesquels la Chambre criminelle de la Cour de cassation poursuit actuellement une enquête ; que l'enquête dont il s'agit a pour objet de faire la lumière, non seulement sur les actes qui ont motivé la condamnation du capitaine Dreyfus, mais sur les actes du commandant Esterhazy, qui a été déclaré comme un traître, et notamment comme l'auteur du bordereau faussement imputé à Dreyfus, et aussi sur les actes du lieutenant-colonel Henry qui, en dehors du rôle important joué par lui en 1894 dans l'affaire Dreyfus, lequel, du moins au point de vue judiciaire, restait en cause, a été déclaré coupable, en 1898, ainsi que cela résulte de ses propres aveux, commis le crime de faux, et cela dans le dessein d'innocenter Esterhazy et de faire maintenir au bagne le capitaine Dreyfus.

Attendu que ladite enquête, qui s'effectue de la manière la plus large et la plus complète, grâce à la communication de tous les dossiers, sans exception, relatifs aux affaires Dreyfus, Esterhazy, Henry et à toutes les affaires connexes, et grâce aux dépositions faites librement par tous les témoins, fonctionnaires, magistrats ou officiers, entièrement dévoués au secret professionnel, est sur le point d'aboutir à un arrêt de la Cour suprême ;

Attendu que dans ces conditions il appartient à la Cour d'assises de surseoir aux débats du procès engagé par Mme veuve Henry contre les conclusions jusqu'à l'issue de l'affaire de révision actuellement pendante ;

Attendu qu'il serait contraire à l'équité et à la raison, comme au texte et à l'esprit de la loi du 29 juillet 1881, de poursuivre simultanément et parallèlement devant deux juridictions différentes l'examen des mêmes faits ;

Attendu, d'ailleurs, que le débat se présenterait actuellement devant la Cour d'assises dans les conditions les plus défavorables, en raison des instructions officielles desquelles il résulte que, « divers fonctionnaires des affaires étrangères et de la guerre ayant demandé des instructions à leurs ministres respectifs, en vue du procès Henry, le gouvernement a été d'avis qu'il n'avait pas lieu de déroger à la règle du secret professionnel » ;

Attendu, en conséquence, que le sursis s'impose nécessairement, tant au point de vue des intérêts de la défense qu'au point de vue de l'ordre public et du respect dû à la Cour de cassation ;

Attendu que la Cour d'assises a toujours qualité pour renvoyer toute affaire, soit à une prochaine session, soit au premier jour, dans l'intérêt d'une bonne administration de la justice.

Par ces motifs et d'autres, purement juridiques, que je passe, M. Labori demande le renvoi du procès jusqu'après la solution de l'affaire Dreyfus.

Plaidoirie de M. Labori

M. Labori développe ses conclusions :

Le sursis s'impose, dit-il. Au milieu des événements si étranges qui se déroulent depuis plus d'une année, aucun ne m'a paru mieux fait pour étonner la raison et l'imagination que le procès actuel.

Sous le prétexte de défendre l'honneur d'une femme et d'un enfant dont personne n'a jamais parlé qu'avec une respectueuse pitié, se cache une tentative audacieuse de ceux que le suicide du lieutenant-colonel Henry avait un instant atténués.

rence et avec calme. Ceux-là seuls sont impatients d'en finir qui ont peur de la vérité !

La parole est à M^e de Saint-Auban.

Plaidoirie de M^e de Saint-Auban

Quel contraste entre les deux orateurs ! M^e Labori, c'est la force, la force souriante et sûre d'elle-même. Depuis plus d'une année, il porte avec une bonne humeur et une vaillance inaltérables le poids de ce formidable procès. Il a la fougue, l'élan, l'improvisation, une voix superbe, une tactique merveilleuse à la barre. Après M^e Edgar Demange, qui suivait à côté de lui, hier, les péripéties de ce nouvel épisode de l'affaire Dreyfus, il continue la tradition des maîtres de la Cour d'assises.

Ce sont les horreurs directes du génie si puissant, si émouvant, si humain du grand Lachaud.

Tous les trois ont puisé leur éloquence dans la générosité et la spontanéité de leur âme, et l'on pourrait dire des uns et des autres, avec une légère variante du mot de Vauvenargues : « Les grandes paroles viennent du cœur. »

M^e Emile de Saint-Auban est petit, délicat et fuet. C'est un confrencier charmant, un ciseleur de phrases, un médiatiste qui a écrit une œuvre profonde, la *Voix des choses*, un artiste épris d'idéal, auquel nous devons un livre délicieux sur Richard Wagner et les sensations de Bayreuth.

Sa parole féminine et un peu précieuse détoune un peu dans ce débat bruyant, brutal, autour duquel s'agitent tant de passions enflammées. C'est la *Symphonie pastorale* après les cuivres de la Marche des corporations des *Maitres Chanteurs*. Que Saint-Auban, qui sait toute son admiration pour son talent, toute son estime pour le dévouement si désintéressé qu'il met au service d'une veuve, ne pardonne cette critique d'un ami. N'est-il pas, hier, enfilé quelque peu le ton et faussé malgré lui sa manière ?

Dès le début, l'éminent avocat de Mme Henry prend violemment à partie M. Joseph Reinach :

Messieurs, dit-il, je n'essayerai pas de lutter contre les foudres d'un organe olympien. Permettez-moi, en quelques paroles très simples, de préciser la question qui vous est posée.

M. Joseph Reinach, chassé de l'armée, chassé de la Chambre, balayé de la vie politique et militaire, a-t-il obtenu l'indemnité au moyen de rappeler à la France qu'il existe encore des Reinach.

L'ordonnance avait essayé de souiller les parlementaires ; le neveu a pris à tâche de souiller les militaires.

Il devrait fuir les cimetières, éviter de parler des morts, et, pour ne pas se compromettre, il devrait fuir la terre, qu'il ouvre les cercueils, et comme les officiers vivants ne lui suffisent pas, il s'efforce de déshonorer ceux qui ne sont plus.

Il a dit à la veuve infortunée, à laquelle ses attaques abominables avaient arraché un cri de douleur :

« Je vous défie de m'amener en Cour d'assises. »

Et quand elle vient, quand elle a relevé son défilé, quand, sortant pour un instant de la solitude que lui impose son deuil, elle lui répond : « Ma veuve ! » avec une impudence qui atteint les dernières limites de l'impudence, M. Joseph Reinach lui répond :

« Allégez-vous, c'est votre prolonge ! »

Arrière les déclarations crues !

Voici ce que M. Joseph Reinach a écrit :

« Madame, la loi vous donne un moyen, c'est de me poursuivre en Cour d'assises ! »

Ainsi, vous souillez les morts, vous couvrez les cadavres de boue, vous mettez les veuves au désespoir, vous les trouvez dans le recueillement de leurs larmes, vous nous provoquez, car cette phrase était écrite avant l'assignation, et quand nous paraissions, vous fuyez !

Vous avez encore écrit dans le *Sicile* :

« Il ne dépendra pas de nous que les débats du 27 janvier n'aient toute l'ampleur désirable. »

Le 27 est venu, et vous demandez, quoi ? Les sursis !

A quel genre d'hommes avons-nous donc affaire ? Il y a à quelq chose de plus vil que vous diffamant, c'est votre recrudescence !

Vous avez parlé des souscriptions de la *Libre Parole*.

Et les vôtres ? Et celle que vous avez ouverte pour le colonel Picquart. Quels noms y trouvez-vous ? Quels sentiments s'y expriment ?

Tenez ! voici l'obole d'un officier qui souffre physiquement d'être forcé, pour élever sa famille, de rester dans cette association de malfaiteurs qu'est aujourd'hui l'armée française ! (Rumeurs.)

Vous demandez les sursis ! Et pourquoi ? Sans doute pour pouvoir continuer votre besogne, œuvre de toutes les bassesses.

Ah ! vous vous souvenez bien de Dreyfus !... M. Labori... J'espère que vous ne dites pas cela pour moi !

M^e Emile de Saint-Auban. — Ce n'est pas de vous que je parle ! Vous avez une voix de stentor, mais, quand je plaide, vous ne plaidez pas !

Je dis qu'autour de l'affaire Dreyfus s'est ourdie une abominable campagne étrangère.

De l'autre côté des fleuves et des montagnes, de l'autre côté du détroit, on nous épie et on nous surveille. On télégraphie au *Soir* de Bruxelles que la Cour de cassation vient encore de découvrir dix-sept faux, et que des personnages militaires haut placés sont compromis.

Et c'est l'heure actuelle que vous choisissez pour mener une pareille campagne ! Le Panama n'avait guère laissé debout que l'armée française. On veut la traîner dans la boue, faire le jeu de l'étranger. C'est pour cela que vous demandez les sursis !

Non, ce n'est pas de la justice que vous voulez. Vous êtes les complices, conscients ou inconscients, du complot qui se trame contre le pays, contre cet ensemble de vallées et de montagnes, de berceaux et de tombes, de douleurs et de gloires qui s'appelle la patrie ! (Vive sensation.)

M^e Emile de Saint-Auban estime qu'une connexion n'existe entre l'affaire Henry et l'affaire Dreyfus :

Il vous faut un traître, et, comme Esterhazy ne vous suffit plus, vous prenez Henry !

En bien ! que Dreyfus soit proclamé innocent ou qu'il reste à l'île du Diable, en quoi, je vous le demande, cela prouvera-t-il que le colonel Henry ait trahi, ait partagé avec Esterhazy 60,000 francs pour prix de sa trahison ?

Vous vous plaignez de ne pas avoir de témoins, mais regardez-les donc, ils peuplent l'audience !

La trahison, c'est un fait qui se prouve et qu'il n'est pas difficile à douze braves gens de discerner !

C'est la preuve de cette trahison que vous êtes sommé d'apporter ici. L'avez-vous, cette preuve ? Oui ou non. Il nous la faut !

Arrière les raisonnements, arrière les systèmes frêles !

Vous, qui combattez l'armée française, vous n'avez plus qu'un sentiment, un sentiment que l'armée française ne connaît pas : la peur ! (Sensation.)

Et bien ! nous voulons les entendre, vos témoins, nous voulons leur arracher leur masque, à ces anarchistes en redingote, autrement terribles que les autres, car ils ne savent pas les fondations d'un restaurant mais les bases de la nation. Nous voulons les

voir aussi, ces autres anarchistes de profession qui vous font cortège, et qui pleurent d'attendrissement devant la toque d'un conseiller de la Chambre criminelle.

Nous voulons voir M. Picquart. Il doit avoir un bel organe ! Il a bu assez de grogs chauds pour cela ! (Mouvements divers.)

Et puis, après ce délire bigarré, nous ferons entendre nos témoins à nous : ces officiers, ces généraux qui ont connu Henry, qui prouveront qu'il n'a pas trahi, qu'il a scellé d'une goutte de son sang chacune des pages de ses états de service, et qui vous diront comment une nuit, en Algérie, il a surpris les Arabes tandis que votre oncle à vous, monsieur Joseph Reinach, n'a jamais surpris que des actionnaires. (Rires.)

Alors, nous verrons luire ce dont vous tremblez si fort, un peu de lumière et de vérité ! (Vive sensation.)

M^e Lévy-Salles, avocat du gérant du *Sicile*, réplique à M^e Emile de Saint-Auban.

Il se défend de vouloir fuir le débat et se déclare prêt, le moment venu, à l'affronter tête nue devant une veuve, mais tête haute, parce que les droits de l'histoire sont supérieurs à ceux de la famille.

M. l'avocat général Lombard

M. l'avocat général Lombard conclut au rejet de la demande de sursis :

La partie plaignante, dit-il, n'a pas à entrer dans les considérations générales.

Elle demande justice, elle a le droit de l'obtenir.

C'est au moment de lancer sa diffamation que M. Joseph Reinach devait réfléchir et se demander s'il avait bien en main toutes ses preuves. Il ne fallait pas diffamer, par anticipation, une femme et un orphelin, sinon, tant pis pour vous !

Sans doute, et c'est déplorable, autour de ce Palais, une agitation lamentable va se déchaîner encore. Mais à qui la faute ? A ceux qui ont provoqué le scandale et qui, seuls, en porteront la responsabilité.

En droit, la demande de sursis ne se tient pas debout. C'est une façon détournée de demander l'incompétence de la Cour d'assises, qu'on n'a pas osé plaider en face après un délit retentissant.

Au prétendu enfin que l'enquête de la Cour de cassation était pleine de preuves contre le colonel Henry.

Qu'en sait-on ? Et, d'ailleurs, c'est Mme Henry qui demande justice, et, contre elle, il ne saurait être question ni de poursuites, ni de plaintes.

Il n'y a donc aucune raison de retarder le procès.

L'organe du ministère public profite de la circonstance pour affirmer sa conviction que la Cour d'assises serait dans tous les cas compétente, parce que la diffamation s'adresse non au vivant, mais au défunt, officier, fonctionnaire public, contre lequel la preuve des faits articulés est permise. L'action a donc été légalement introduite, et le jury est complètement saisi.

M. Labori se lève pour répliquer au ministère public :

C'est toujours le même système d'entrave ! série-t-il. L'année dernière, M. le président des assises me répondait à chaque instant :

« La question ne sera pas posée ! »

M. le président Poupardin. — Si nous discutons votre affaire, et non les présidents d'assises. (On rit.)

M. Labori. — Mais j'y suis en plein, dans mon affaire ! J'ai le droit de dire que, depuis le commencement du procès Dreyfus, les droits de la défense ont été trop souvent violés.

Je dis que d'ici à quelques semaines nous serons sortis de toute cette angoisse, de toute cette boue.

L'organe de la Cour de cassation sera clos. Elle sera imprimée, publiée. Alors, on saura tout !

Ce jour-là, nous nous expliquerons, ou plutôt nous n'aurons plus besoin de nous expliquer, et votre prudence, messieurs, aura épargné à notre pays une nouvelle et inutile agitation.

En vous demandant de surseoir, nous avons conscience de défendre la lumière, la vérité, l'armée elle-même, et vous le verrez bientôt !

M. l'avocat général Lombard (et ici M. Labori scandant ses paroles), je vous avertis que, si vous nous refusez les sursis, nous userons de tous les droits que la loi confère à la défense et que ce procès ne se fera pas. (Sensation.)

La Cour ordonne, en conséquence, qu'il sera passé outre aux débats.

Le pourvoi

M^e Fernand Labori déclare aussitôt que ses clients se pourvoient en cassation, et M. le greffier Wilmes fait passer le livre des pourvois au gérant du *Sicile*, et à M. Joseph Reinach, qui le signent.

Reste à savoir si ce pourvoi est suspensif.

M. Labori le soutient. M^e Courroun, avocat de Mme Henry, et M^e Emile de Saint-Auban le nient.

M. l'avocat général Lombard constate que l'incident de procédure soulevé par M. Labori — c'est-à-dire la demande de sursis — ne reposait sur aucune base légale, mais qu'il a abouti néanmoins au résultat souhaité par la défense, puisqu'il a eu pour effet un arrêt, un pourvoi en cassation, et que ce pourvoi est suspensif.

Le débat se détend, les passions se calment, le ton s'abaisse à celui d'une simple conversation. On discute, on cite Dalloz et Faustin-Hélie, avocats et ministres public causent jurisprudence entre gens du bâtiment : tels des docteurs réunis en consultation autour d'un malade et oubliant le sujet et la famille, pour ne voir que « le joli cas médical ».

Oh ! puissance particulière du droit ! Voici qu'on se blague et qu'on sourit.

— Avouez, dit M. l'avocat général Lombard à M. Labori, que vous n'avez pas grande confiance dans votre demande de sursis.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.

M. le conseiller suppléant Geoffroy est désigné pour le remplacer.

La Cour se retire derechef, le délibéré reprend et enfin, vers quatre heures et demie, l'audience est définitivement reprise.

L'ajournement

M. le président Poupardin donne lecture de l'arrêt, qui déclare suspensif le pourvoi des prévenus, et qui ajourne le procès Henry-Reinach jusqu'à ce que la Cour de cassation l'ait examiné.

Un murmure de désappointement court par tout l'auditoire, et l'on se sépare sans tumulte, du moins dans la salle.

Comme le raconte notre collaborateur Chincholle, la sortie du Palais a été plus houleuse.

Albert Bataille.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.

M. le conseiller suppléant Geoffroy est désigné pour le remplacer.

La Cour se retire derechef, le délibéré reprend et enfin, vers quatre heures et demie, l'audience est définitivement reprise.

L'ajournement

M. le président Poupardin donne lecture de l'arrêt, qui déclare suspensif le pourvoi des prévenus, et qui ajourne le procès Henry-Reinach jusqu'à ce que la Cour de cassation l'ait examiné.

Un murmure de désappointement court par tout l'auditoire, et l'on se sépare sans tumulte, du moins dans la salle.

Comme le raconte notre collaborateur Chincholle, la sortie du Palais a été plus houleuse.

Albert Bataille.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.

M. le conseiller suppléant Geoffroy est désigné pour le remplacer.

La Cour se retire derechef, le délibéré reprend et enfin, vers quatre heures et demie, l'audience est définitivement reprise.

L'ajournement

M. le président Poupardin donne lecture de l'arrêt, qui déclare suspensif le pourvoi des prévenus, et qui ajourne le procès Henry-Reinach jusqu'à ce que la Cour de cassation l'ait examiné.

Un murmure de désappointement court par tout l'auditoire, et l'on se sépare sans tumulte, du moins dans la salle.

Comme le raconte notre collaborateur Chincholle, la sortie du Palais a été plus houleuse.

Albert Bataille.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.

M. le conseiller suppléant Geoffroy est désigné pour le remplacer.

La Cour se retire derechef, le délibéré reprend et enfin, vers quatre heures et demie, l'audience est définitivement reprise.

L'ajournement

M. le président Poupardin donne lecture de l'arrêt, qui déclare suspensif le pourvoi des prévenus, et qui ajourne le procès Henry-Reinach jusqu'à ce que la Cour de cassation l'ait examiné.

Un murmure de désappointement court par tout l'auditoire, et l'on se sépare sans tumulte, du moins dans la salle.

Comme le raconte notre collaborateur Chincholle, la sortie du Palais a été plus houleuse.

Albert Bataille.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.

M. le conseiller suppléant Geoffroy est désigné pour le remplacer.

La Cour se retire derechef, le délibéré reprend et enfin, vers quatre heures et demie, l'audience est définitivement reprise.

L'ajournement

M. le président Poupardin donne lecture de l'arrêt, qui déclare suspensif le pourvoi des prévenus, et qui ajourne le procès Henry-Reinach jusqu'à ce que la Cour de cassation l'ait examiné.

Un murmure de désappointement court par tout l'auditoire, et l'on se sépare sans tumulte, du moins dans la salle.

Comme le raconte notre collaborateur Chincholle, la sortie du Palais a été plus houleuse.

Albert Bataille.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.

M. le conseiller suppléant Geoffroy est désigné pour le remplacer.

La Cour se retire derechef, le délibéré reprend et enfin, vers quatre heures et demie, l'audience est définitivement reprise.

L'ajournement

M. le président Poupardin donne lecture de l'arrêt, qui déclare suspensif le pourvoi des prévenus, et qui ajourne le procès Henry-Reinach jusqu'à ce que la Cour de cassation l'ait examiné.

Un murmure de désappointement court par tout l'auditoire, et l'on se sépare sans tumulte, du moins dans la salle.

Comme le raconte notre collaborateur Chincholle, la sortie du Palais a été plus houleuse.

Albert Bataille.

— Peuh ! réplique M. Labori, en hochant la tête, je reconnais que le moyen n'est pas fameux. Mais nous avons ce que nous voulons, c'est l'essentiel.

C'est bien joué ! confesse M. l'avocat général Lombard.

Du reste, poursuit M. Labori, si la Cour ne déclare pas mon pourvoi suspensif, je n'hésiterai pas à poser des conclusions d'incompétence, et, là, plus de doute, il faudra bien ajourner.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire, réplique M. l'avocat général Lombard.

— Oh ! je ne le ferai qu'en désespoir de cause. C'est vous qui m'y avez forcé. M. Joseph Reinach n'entend pas être jugé aujourd'hui. Il faut, pour que l'affaire Henry puisse être jugée en connaissance de cause, que l'enquête de révision soit terminée.

La Cour met fin à ce petit dialogue en se retirant à nouveau pour délibérer sur le caractère du pourvoi.

Une heure se passe. Un coup de sonnette. C'est la Cour qui rentre ; mais les magistrats ne sont plus que deux. M. le conseiller Andrieu vient d'être pris d'un accès subit de fièvre, dans la Chambre du conseil, et a dû quitter le Palais.</

al de l'Opéra attirera beaucoup de monde au théâtre des Capucines.

Au Jardin d'Acclimatation, demain, à 3 heures, concert avec le programme suivant :

Ballet de *Mazepa* ; le *Chant du Retour* (de Grandval) ; chanté par M. Darax, — 2^e Concerto pour piano et orchestre (Th. Dubois) ; andante, scherzo, cadenza et final, exécuté par Mlle Jeanne Caruette. — *Sainte Agnès*, scène lyrique (C. de Grandval) ; chantée par Mlle Annette de Montalant et M. Darax. — *La Juive* (Halévy), 1^{er} acte : Mme Levasseur Coryn, Rachel ; MM. Escalais, Eléazar ; Georges Régis, Léopold ; Darax, Ruggiero ; V. Raulin, Brogni ; Coryn, Albert. Les autres soli par MM. Cardon, Presbitero, Moreau, etc.

Mlle Marthe Girod a remporté hier soir, salle Brard, un éclatant succès. La critique musicale et un auditoire d'élite ont fait un chaleureux accueil à cette remarquable pianiste, dont la virtuosité prodigieuse et la puissante sonorité sont alliées à la grâce et au charme le plus exquis. Les œuvres de Bach, Beethoven, Schumann, Liszt, etc., ont fait apprécier Mlle Girod dans tous les genres et dans tous les styles. Cette jeune artiste est maintenant un des plus brillants représentants de la virtuosité pianistique moderne.

Le concert annuel de Mlle Marguerite Achara a été fort brillant ; la jeune harpiste s'est surpassée et les braves ne lui ont pas été ménagés ainsi qu'à ses partenaires, Mme Molé-Truffier, Mlle M. Allard et M. Dassy.

De Lille : « Au dernier concert populaire, M. Raoul Pugno et son élève, Mlle Richez, ont remporté un triomphal succès. »

Le programme, superbement composé par M. Rater, directeur de notre Conservatoire, comportait en outre la première audition du poème symphonique *Antar*, de M. Henri Maréchal, dont la couleur orientale a été extrêmement goûtée ; le prélude de *Hansel et Gretel*, de M. Humperdinck ; une kermesse de M. Jean Blockx, etc. Ces trois derniers morceaux doivent être exécutés une seconde fois demain dimanche. »

A. Merclelin.

PETITES NOUVELLES

La Société Humbert de Romans (président M. Victor Souchon) a donné sa première répétition générale de la saison avant-hier.

L'orchestre et les chœurs (dames et hommes), étaient dirigés par M. Gustave Dorel. La séance comportait : 1^{er} Fragments du *Requiem* de Mozart ; 2^e *Wacht auf !* (Levez-vous !), cantate de J.-S. Bach ; 3^e les ouvertures : *Egmont*, de Beethoven ; *Euryanthe*, de Weber ; et *Ipheigénie en Aulide*, de Gluck.

Les constructions de la grande salle de concert que la Société a fait lever rue Saint-Dier, 58-62, bien qu'actuellement poussées, ne seront pas terminées avant la fin de la présente saison. — Le boulevard Rochechouart est devenu du dernier « smart ». Les équipages s'y pressent, stationnant devant le plus parisien des concerts montmartrois : la Gaité-Rochechouart. Il est vrai qu'on y donne *Ca colle !* de notre confrère Ch. Mougel, la seule revue de l'année, et que l'on y dit les critiques. Et puis, c'est la mode, et ça se portera tout cet hiver, d'aller après dîner s'amuser en bande à cette revue-là.

La Vie Sportive

AUTOMOBILISME

La Commission sportive récemment nommée par l'Automobile-Club de France s'est réunie dans les salons de l'hôtel de Pastoret. Étaient présents : MM. le baron de Zuylen, de Périgord, R. de Knyff, de Lucensis, Paul Meyan et comte de Chasseloup-Laubat.

La Commission a élaboré le règlement définitif de la coupe de Périgord, que fondateur a donnée à l'Automobile-Club. Ce règlement ne diffère de celui que nous avons publié que sur les points suivants :

Le challenger doit prévenir huit jours à l'avance la Commission sportive de son intention de battre le record, et verser 500 francs pour frais d'organisation. Le président détenteur n'a donc plus besoin de courir de match, son adversaire ne s'attaquant qu'au record. Rappelons que le détenteur actuel est M. Girardot en 4 h. 16 m.

La Commission a nommé comme chronométrateurs officiels MM. Vuillemin, Gaudichart, Viterbo et de Perrold.

La France automobile a offert à l'A. C. F., qui les a acceptées, les médailles du record du kilomètre et la coupe des motocycles, challenge fondé il y a deux ans. Les règlements seront les mêmes que ceux adoptés par notre confrère.

Hier, à trois heures, à eu lieu, en présence d'une cinquantaine de personnes, la tentative du record du kilomètre faite par M. Jenatton sur la route centrale du parc agricole d'Achères.

Le record du comte de Chasseloup-Laubat a été battu de plus de 4 secondes. M. Jenatton a, en effet, couvert le premier kilomètre, départ arrêté, en 57^e, et le deuxième, départ lancé, en 44^e 4/5. Total, 1'41 4/5.

Nous voilà maintenant aux environs de 80 kilomètres à l'heure.

M. Dufayel a inauguré, jeudi dernier, les dîners priés à l'Automobile-Club de France. Fleurs et lumières à foison dans les salons de l'entresol pour recevoir les invités, vingt-cinq membres du record du kilomètre, le baron de Zuylen, comte de Dion, MM. Catusse, Rives, Côtin, Lehideux-Verminnen, comte et marquis de Chasseloup-Laubat, MM. Jeantaud, Récompé, etc.

Pour la première fois, les dames étaient admises dans les salons du cercle, qui ont été inaugurés par Mme la baronne de Zuylen, Mmes Rives, Jeantaud et Lopin.

Paul Meyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — L'Automobile-Club de Turin vient de donner une brillante fête à l'occasion de sa fondation. C'est le prélude d'un mouvement qui se dessine de plus en plus, de l'autre côté des Alpes, en faveur de l'automobilisme.

Nous apprenons, en outre, qu'un journal sportif de Milan va organiser, au mois d'août prochain, une course de Milan à Florence. — On a prétendu que les voitures Bolle, excellentes pour faire de grandes vitesses, ne pouvaient guère être employées dans un but commercial. Pour réduire à néant cette assertion, il suffit de rappeler que plusieurs voitures sont employées par l'administration des postes anglaises pour le transport des petits colis à domicile, et que chez nous un certain nombre de commerçants les emploient pour leurs livraisons.

Les catalogues concernant les voitures automobiles et les cycles à tubes renforcés rationnels brevétés sont envoyés franco par les établissements Hurlu à toute personne qui en fait la demande.

Écrire et essais des automobiles, 51, rue Saint-Maur, magasin d'extension, 10, rue Halévy.

Vélocipédie. — Le 23 février aura lieu, à Hambourg, le championnat d'adresse (bicyclettes). Le 1^{er} prix consistera en une médaille d'or de 250 marks et le titre de champion ; le second en une médaille d'or de 150 marks et le troisième en une médaille d'or de 75 marks.

La réunion est donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance.

Rapport du secrétaire général et des secrétaires des Commissions, rapports du trésorier et de la Commission de vérification des comptes. Élection du Comité.

Le 6^e dîner mensuel sera donné le samedi 4 février, à 7 h. 3/4, au Club House. Dimanche, en cas de beau temps, les membres du Club sont priés de se trouver à 8 h. 1/2 du matin au Club House, pour se rendre à Châtillon, où la Société athlétique de Montreuil donne un cross-country interclubs.

Football. — Ainsi que nous l'avons annoncé, le Racing-Club de France doit disputer, dimanche prochain, 29 janvier, à 2 h. 1/2, au vélodrome du Parc-des-Princes, à Auteuil, un match international de football.

L'équipe anglaise, que nous avons déjà publiée, sera formidable. Voici la composition de l'équipe qui défendra nos couleurs françaises contre nos redoutables adversaires.

Arrière : Pharamond. Trois-quarts : Chappuis, Rutherford, Reichel, A. Giberrona. Demis : Tazuin, Finoche.

Avants : Bernstein (H.), Lefebvre, Muret, Lecomte, Allard, Cartier, Bell, Richer. Les progrès accomplis par cette équipe nous permettent d'espérer une magnifique partie.

P. M.

TIR

On nous prie de rappeler que la société Le Pistolet tiendra une réunion ce matin, au stand Gastinne-Renette, avenue d'Antin.

Les tiristes commencent à neuf heures et demie.

Voici les résultats de la dernière réunion :

1^{re} poule : MM. 1, Dilschneider ; 2, Voulin ; 3, de Schonen. 2^e poule : MM. 1, Labbé ; 2, Peticari ; 3, Georges Nivère. 3^e poule : MM. 1, Voulin ; 2, Pierre Perrier ; 3, Dilschneider. 4^e poule : MM. 1, Gaston Legrand ; 2, Peticari ; 3, de Lusingen. 5^e poule : MM. 1, Clero-Rampal ; 2, de Lusingen ; 3, de Schonen. 6^e poule : MM. 1, Voulin ; 2, de Santa-Maria ; 3, de Lusingen. 7^e poule : MM. 1, Paul Moreau ; 2, Peticari ; 3, Clero-Rampal. 8^e poule : MM. 1, Paul Manoury ; 2, de Lusingen ; 3, de Schonen.

Toutes ces poules ont été disputées au commandement, sur silhouettes.

Paul Manoury.

EAU D'HOUIGANT HOUSIGANT, 15, rue Saint-Hippolyte.

ERNEST DIAMANT DU CAP IMITATION Boulevard des Capucines, 24. — Prix bon marché.

FLUIDE IATIF DE JONES

GRANDS MAGASINS DU

Printemps

Lundi 30 Janvier

ET JOURS SUIVANTS

Grande Mise en Vente annuelle de

BLANC

Toiles, — Linge confectionné, — Mouchoirs, — Rideaux, — Trousseaux, — Layettes, — Chemises pour Hommes et Garçonnets, — Bonneterie, etc., etc.

Occasions Exceptionnelles

A TOUS LES COMPTOIRS

VIOLETTE IDEALE HOUSIGANT, 15, rue Saint-Hippolyte.

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE

PARIS

Lundi 30 Janvier

GRANDE MISE EN VENTE DE

BLANC

Trousseaux, Layettes

Le plus Ancien et le Meilleur

BYRRH

des Vins Apéritifs et Toniques.

GRAMMAIRE DE LA BOURSE envoyée gratuitement sur demande

BANQUE MILLAUD, 21, Faub. Montmartre, Paris.

WYNAND FOCKINK AMSTERDAM (N^{os} Fondés en 1871.)

CURAGUO, ANISSETTE, CHERRY BRANDY. EXPÉDITIONS EN PROVINCE.

VIN de VIAL QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE de CHAUX

ANÉMIE, CONVALESCENCE Affections de la Poitrine et des Systèmes nerveux et osseux.

REMEDÉ D'ABYSSINIE EXIBARD

Souverain contre l'ASTHME 30 ans de Succès, Médailles d'Or et d'Argent.

102, Rue Richelieu, Paris et toutes Pharmacies.

Petites Annonces

La Ligne... 6 francs. Par Dix insertions ou Cinquante lignes dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

OPÉRA. — 10 h. 1/2. — Bal masqué. DEMAIN, *Relache*.

FRANÇAIS. — 8 h. 0/0. — Ruy Blas. DEMAIN, *Le Dépit amoureux*; *Mademoiselle de La Seiglière*.

OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. 1/4. — Mignon. DEMAIN, *Le Caid*; *la Fille du Régiment*.

OPÉON. — 8 h. 1/4. — La reine Fiammette. DEMAIN, *même spectacle*.

LYNASE. — 8 h. 1/2. — Un Fiacre à l'heure ; 3^e Femmes pour un Mari.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — *Georgette Lemoine*.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 1/2. — La Tosca.

RENAISSANCE. — 0 h. 0/0. — Relache.

VARIÉTÉS. — 8 h. 1/4. — Les Chaussons de danse ; le Voyage autour du Code.

PALAI-ROYAL. — 8 h. 1/2. — Cagliostro ; Chéri ; Porte-Saint-Martin. — 8 h. 0/0. — Cyrano de Bergerac.

CHATELET. — 7 h. 3/4. — La Poudre de Perlinpinpin.

GAITE. — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

AMBIGU. — 8 h. 1/2. — La Micoche.

NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 3/4. — Follies-Review.

BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 3/4. — Véronique.

THÉÂTRE-ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS). — 8 h. 1/2. — L'Avenir ; le Gendarme est sans pitié ; Son petit Cour.

COMÉDIE-PARISIENNE. — 8 h. 1/2. — L'École des Amants ; Franchise.

NOUVEAU-THÉÂTRE. — 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.

CLUNY. — 8 h. 3/4. — La Poule blanche.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — La Fille aux écus.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — Mam'zelle Paris ; la Turbutaine de Marjolain.

A BODINIERE. — 9 h. — Théâtre de la Nature ; « La Création du Monde ».

BOUFFES-DU-NORD. — 8 h. — Le Contrôleur des Wagons-Lits.

BELLEVEILLE. — 8 h. 1/4. — Le Bossu.

MONTMARTRE. — 8 h. 1/4. — Le Passeur du Louvre.

MONCEY. — 8 h. 1/4. — La Princesse des Canaries.

CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

CINÉMATOGRAPHE. fondé par MM. Lumière, de Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

Spectacles, Plaisirs du Jour

FOLIES-BERGÈRE. Téléphone 102-50. — 8 h. 1/2. 3 tabl. *Jane Marry, Jane Thylda*. Finales du 4^e Prix de Luttès ; les Bonhair ; le Géant Constantin Joudis, dim. et fêtes. — **FOLIES-BERGÈRE** Matinées à 2 h. 1/2.

NOUVEAU CIRQUE. Téléphone 241-84. — 8 h. 1/2. *Merc. Joudis, dim. et fêtes* (les Eléphants plongent) ; matinées à 2 h. 1/2.

NOUVEAU CIRQUE. Goats Night, le prototype du cheval dressé.

CASINO DE PARIS. 8 Séances — 32 Lutteurs ROYAL BIOGRAPHE

OLYMPIA. Tous les soirs, spectacle varié. *Thalès ; L. Campana ; L. Villy ; Capablanca ; LIDIA* dans son répertoire. — **OLYMPIA** Dim. et fêtes, matin. réserv. familles.

PALAI DE GLACE. CHAMPS-ÉLYSÉES. PATINAGE SUR VRAIE GLACE. Tous les jours. Le matin, de 9 heures à midi ; le soir, de 2 h. 1/2 à 7 heures. Le soir, de 9 heures à minuit.

ELDORADO. La Massue. — Parions d'autre chose, revue. M^{me} Ciriac, Bertholy, Puget, Mistinguette, M^{me} Raier, Caudeux.

SCALA. M^{me} Polaire, Therval, d'Autrey, etc. M^{me} Sublac, Maurel, Claudius, Lejal, Baldy, etc.

LA BODINIERE. 3 heures et 4 h. 1/2. Matinées-Conférences. — Le soir, Spectacle.

PARISIENNA. *Parisiens-Review* : A. Thibaud, S. Derval, G. Gier, de Castillon ; Téléphone 156-70 ; Reschal, Jacquet, Gibard, Plebins.

TRÉTEAU. 58, rue Pigalle, Tél. 136-42. Les soirs, de 9 h. 1/2 à 11 h. 1/2. Fursy, Hyspa Moy, En Avant ; TABARIN. Smart ! Le Gallo et Diétière.

LES MATHURINS. Téléphone 213-41. — 9 h. 1/4. M^{me} Mathurins ; Bonnaud. *Le Prince des Poètes*.

LES CAPUCINES. 9 h. 1/4. *Le Coup de Cyrano* ; Paris complot. M^{me} Odette Dulac.

LES VIGNOLETTES. Tous les soirs, à 9 h. *Les Vignettes* ; *Ombres et Marionnettes* ; Cité d'Antin, 29, Tél. 248-11. L'Amé des Rosés.

FUNAMBULES. Tous les soirs, à 8 h. 1/2. *Le Tour du monde en 80 jours* ; *Le Tour du monde en 80 jours* ; 25, r. Fontaine, Tél. 241-22. Dim. et fêtes, à 2 h. 1/2.

CIRQUE MEDRANO. 25, r. Fontaine, Tél. 241-22. Dim. et fêtes, à 2 h. 1/2.

MOULIN-ROUGE. Tous les soirs, à 8 h. 1/2. *Tous les Soirés, grande Fête de Nuit*.

GRAND GUIGNOL. rue Chaplat (Tél. 228-34). — 9 h. Une Manille ; Elle ! la Berrichonne ; Mlle Rifi.

CIGALE. Téléphone 401-60. — Jeanne Bloch, Wilbert. *Le petit Spahi*, opérette en un acte.

A LA ROULOTTE. 42, rue du Douai, 42. — 9 h. 1/4. — Téléphone 265-27.

CARILLON. — Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — Paul Delmet. *Pas d'43*, 1^{er} d'Avrigny. 1^{er} d'Avrigny. 1^{er} d'Avrigny.

CONCERT EUROPEEN. 5, rue Biot. — 8 h. 1/2. — *Le Tour du monde en 80 jours* ; *Le Tour du monde en 80 jours* ; M. Strack.

CAITÉ-ROCHECHOUART. — Tél. 406-23. — *Spectacle de Concert*. — 9 h. *Ca colle !* revue en 2 act. et 9 tabl. de M. Mougel. — M^{me} Lisa Berry ; M. Maréchal.

GUINGUETTE FLEURIE. Les Chansonnières de Montmartre. — 9 h. 1/2. — *Prochainement Ouverture*.

TOUR PIFFEL. Saison d'hiver. — de midi à 1 h. 1/2. — *Le Tour du monde en 80 jours* ; *Le Tour du monde en 80 jours* ; 25, r. Fontaine, Tél. 241-22. Dim. et fêtes, à 2 h. 1/2.

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION. Ouvert tous les jours. JEUDIS ET DIMANCHES : CONCERT.

BYR. Jumeilles, pince-nez, lunettes, faces à main. Maison recommandée pour ses verres en cristal de roche. 60, Chaussée d'Antin (pr. Trinité).

AVIS MONDAINS

Déplacements

DÉPART POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER

M^{me} Cozette, à Cannes. M. Elias (Edouard), à Monaco.

M. Fenoux, juge au tribunal, à Vannes. M. Maynaud, à Vaudre.

M. de Monigot (A.), à Arcachon. M^{me} Negelmakers, à Nice.

M^{me} la générale Protopopov, à St-Petersbourg. M^{me} Plagge, à Monte-Carlo.

Le duc de Salsburg (A.), à Rome. M^{me} la comtesse de Tervet (Roger), à Florence.

RENTREES A PARIS

M. Blanchard. — M^{me} Botten (Gabrielle). — M. Lebadry (Paul), député.

Correspondance personnelle

Pour simplifier l'envoi des insertions de CORRESPONDANCE PERSONNELLE, nous dédions des Bons de 5 francs. Chaque Bon représente une ligne.

GO. Prins réveil, dern au rep, au com p passé.

B. 13, Foxpi, npi, dhsuf, nbsj, bxfid, effisif, A. bv, dshzpo, mifusit, fu, onvsipst, qvps, tfo'v.

SPORTS

Chasse

BELLE CHASSE SOLOGNE, à LOUER de suite, 450 hectares, 6000 bœufs, 3000 vaches de Paris. S'adresser à M^{me} Dupressoir, 19, rue de Moscou.

Chevaux et Voitures

500 VOITURES, HARNAIS, occ. Griffaut, 8, r. Daru.

COUPÉ DE CAMPAGNE, modèle léger, création P. LEJEUNE, 15-17, boulevard des Invalides.

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION. MAISON STIEBEL, 159, rue de Courcelles.

Les plus BEAUX EQUIPAGES pour le harnachement : Voitures attelées en location. Voitures Annonc-Récl. H. Hostein, 47, 49, 51, r. de la Chapelle.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVIS A ces Annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

ADJUDICATIONS

L'APOLLONIDE

Drame musical d'après LECONTE DE LISLE

Musique inédite de FRANZ SERVAIS

QUI SERA REPRÉSENTÉ LE 30 JANVIER AU THÉÂTRE GRAND-DUCAL DE CARLSRUHE

FRAGMENT

CEQUEUSA *Lentement*
A - pol-lon! A - pol-lon! O Lu-miè-re!

PIANO *p dolce*
poco accel.
Ped.

très lent
O Pro-phé-tel Rends-lui ce fils Rends-lui ce

dim. e rit.
fils con-cu dans un rêve eu chan-té Dont

ten. ten. ten. douce
tes cèles les yeux do-raient la blonde té-te. Reflet char-mant de ta beau.

Un peu plus animé
Un peu plus animé dans la

animer peu à peu
pa-le prai-ri-e. A couché et en-fant sur les fu-nè-bres fleurs. Par

a tempo
le, a tempo parle, a fin que sa mère, cette om-bre ché.

lent
ri-e E-lève une humble tom-be et la bai-gne de pleurs.

accél.
Sur le doux sol de la pa-tri-e et Par-le!

très calme
Par-le!

BOURSE DU VENDREDI 27 JANVIER 1899

| Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. cours | | | Dern. | | |
|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------|--|--|
|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------------|--|--|-------|--|--|